

Le bon Samaritain

Un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de pitié. Il s'approcha, pansa ses plaies en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui (Lc 15, 11-15).

Suivant l'enseignement des Pères de l'Eglise, le Samaritain sur la fresque porte les traits du Christ. Ne s'est-il pas fait le prochain de l'homme pour soigner ses blessures ? Son visage exprime la compassion et l'attention face à celui qui souffre. Il marche aux côtés du moribond qu'il a placé sur sa propre monture. L'auberge, surmontée d'une croix, représente l'Eglise chargée par le Christ de soigner ceux qui souffrent dans leur corps et dans leur âme. L'aubergiste est figure du chrétien appelé à aimer Dieu et le prochain comme soi-même. Ici, il porte le visage du Padre Pio qui, tout en offrant la miséricorde de Dieu par le sacrement du pardon, eut le souci de créer, « *la Maison du Soulagement de la Souffrance* ». Les deux pièces que le Christ donne à l'aubergiste symbolisent l'Ancien et le Nouveau Testament où Dieu se révèle comme amour. Celui qui reçoit ces talents est appelé à les faire fructifier en aimant Dieu et son prochain. « *Le programme du chrétien – le programme du bon Samaritain, le programme de Jésus – est «un cœur qui voit». Ce cœur voit où l'amour est nécessaire et il agit en conséquence* » (Benoît XVI, *Deus caritas est*, 31).

Le nom de prochain est un nom de relation, et nous ne pouvons être proche que de quelqu'un qui est proche de nous. Et ce qui nous rapproche le plus, ce n'est pas la parenté mais la miséricorde. Celui-là est notre prochain à qui nous rendrons - ou sommes disposés à rendre - autant qu'il en aura besoin nos offices de miséricorde (Saint Augustin, De doctrina christiana, I 30).

Nicolas de Gesturi et Véronique Giuliani, chacun à sa manière, ont vécu la parabole du bon Samaritain. **Bienheureux Nicolas de Gesturi** (1882 – 1958) : frère laïc de l'Ordre des Capucins, il quitta pendant 34 ans l'aumône pour le couvent de Cagliari en Sardaigne. Homme de silence et de prière, il partageait avec les pauvres le fruit de sa quête. De très nombreuses personnes allaient le trouver, se confiaient à lui, lui demandaient des conseils et des prières. C'est ainsi que naquit l'habitude de l'appeler auprès des malades, chez eux comme à l'hôpital. La vie de ce « bon samaritain », constitua pour tous un appel à la conversion, à l'amour et au service du Seigneur et de ses frères. **Sainte Véronique Giuliani** (1660 – 1727) : moniale capucine, Véronique sut maîtriser son tempérament intransigeant pour se montrer patiente et miséricordieuse avec ses sœurs dont elle fut l'abbesse. Sa vie d'union au Christ fut si dense qu'elle fut marquée des stigmates de la passion du Christ. Elle fut « un bon Samaritain » en offrant ses souffrances et sa vie pour la conversion et le salut des pécheurs.

Frère Pio Murat, juillet 2007



Chapelle des Capucins – Clermont-Ferrand

Scènes évangéliques de la miséricorde divine

Les fresques ont été peintes par l'iconographe italien, Paolo Orlando, en juin 2007. Dans cette chapelle où beaucoup viennent recevoir le sacrement de réconciliation, ces images représentent des scènes évangéliques de la miséricorde divine ainsi que des saints et saintes franciscains qui l'ont vécue.

Le Père miséricordieux ou la parabole de l'enfant prodigue

Il fallait bien festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé (Luc 15, 27).

« Qui me voit, voit le Père ». C'est pourquoi sur la fresque, le père de la parabole a les traits de Jésus-Christ, icône de Dieu riche en miséricorde. Touché de compassion, il étreint et couvre de baisers son fils qu'il considérait comme mort. Son regard exprime la tendresse du pardon, la joie des retrouvailles. Le nimbe du Père emplit de sa lumière le visage du prodigue. L'enfant qui a dilapidé ses biens est comme étonné, lui qui escomptait être simplement embauché comme un ouvrier ordinaire chez son père. Ses yeux encore amers indiquent que la grâce du pardon immérité est difficile à réaliser. Son visage aminci, les cheveux hirsutes, son corps dévêtu et décharné sont la conséquence de ses errances. De la main gauche, le Père semble arracher le fils aîné à sa colère. La joie et la fête que le retour de son frère entraîne chez son père le rendent jaloux. Lui qui a toujours obéi et servi n'avait jamais eu droit à pareil traitement. Cependant, bien que la bêche qu'il tient rappelle qu'il rentrait du travail des champs, son habillement soigné souligne qu'il est bien le fils du propriétaire et qu'il n'a manqué de rien. L'édifice représente la maison du Père, l'Eglise. Elle est grande pour accueillir le fils prodigue comme le fils aîné, tenté de juger son frère et de se considérer meilleur.

Le Père ne voit plus ce que son fils a fait mais ce qu'il a souffert. Cette fête est donnée non à l'ingratitude mais au retour ; non à la faute mais à la pénitence ; non à l'égaré mais à la conversion (Saint Jean Chrysostome, Hom. sur le fils prodigue).

Comme le fils prodigue de la parabole, les saints qui entourent la scène ont fait l'expérience de la miséricorde divine. **Saint Bernard de Corleone** (1605-1667) : Né en Sicile, il était toujours « prompt à prendre l'épée à la moindre provocation ». Il se convertit à la suite d'une querelle d'amour-propre où il blessa gravement son adversaire. Entré chez les Capucins, il vécut comme frère laïc, humble et mortifié. La base de sa vie tranquille était la contemplation incessante du Christ en croix et son attachement à l'Eucharistie. **Bienheureux Luchese et son épouse Bonadonna**, n'avaient pas d'autre objectif que de devenir riches. Ils exploitèrent sans vergogne les paysans et commercèrent malhonnêtement. Suite à une prédication de saint François, ils se convertirent et restituèrent les biens acquis frauduleusement. Ne pouvant entrer en religion, ils demandèrent conseil à saint François et ce fut le début des laïcs franciscains. Ils vécurent pauvres en servant les malades et ils moururent tous deux en 1250.

La pécheresse pardonnée

« Un pharisien avait invité Jésus à manger avec lui. Jésus entra chez lui et prit place à table. Survint une femme de la ville, une pécheresse » (Luc 7,36).

Prosternée devant Jésus, une pécheresse s'apprête à laver les pieds du Seigneur avec les larmes de son repentir et un parfum de grand prix qu'elle tient contre elle dans un vase. Ensuite de ses cheveux dénoués elle les essuiera. Devant les convives, la femme affamée de pardon semble ne pas mesurer ce que son geste pouvait avoir de provoquant dans la maison d'un pharisien. Son regard qui cherche celui de Jésus est une intense prière de pardon. Jésus laisse la femme exprimer sa confiance et son amour. D'une main, il accueille son geste et de l'autre il la bénit. « *Tes péchés sont pardonnés* » ... « *Ta foi t'a sauvée. Va en paix !* » Devant cette scène insolite, les pharisiens sont interloqués. L'un, Simon le maître de maison, l'index pointé vers la pécheresse, reproche à Jésus son manque de jugement : « *Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse* ». L'autre, le doigt accusateur tourné vers Simon, semble lui reprocher d'avoir permis pareille situation : « *Qui est cet homme, qui va jusqu'à pardonner les péchés ?* ».

« *Si ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, c'est à cause de son grand amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour.* » Les paroles de Jésus sont accessibles à ceux qui ont la foi. Les carottes posées sur la table l'évoquent. En effet, en grec, les mots « foi » et « carottes » ont la même consonance. Les espèces eucharistiques du pain et de la coupe évoquent la rémission des péchés obtenus par le sacrifice du Christ dont le poisson – posé sur la table - est le symbole.

Qui ne serait touché par la miséricorde du Christ, lui qui, pour sauver une pécheresse, accepta l'invitation d'un pharisien? À cause de celle qui est affamée de pardon, il veut lui-même avoir faim de la table de Simon le pharisien, alors que, sous l'apparence d'une table de pain, il avait préparé à la pécheresse une table de repentance (Homélie syriaque anonyme).

Les saintes, qui entourent la scène, ont eu des vies proches de la femme pécheresse et ont été converties. **Marguerite de Cortone** (1247-1297) : Suite à une enfance malheureuse, Marguerite devint la compagne d'un jeune seigneur auquel elle donna un fils. Après l'assassinat de son amant, elle changea complètement de vie et prit l'habit de l'Ordre Séculier de Saint François. Elle fonda un hôpital pour les pauvres et elle fut surtout remarquable par sa vie mystique et sa dévotion à la passion du Christ. **Angèle de Foligno** (1248-1309) : Mariée, mère de plusieurs enfants, elle avait un tempérament de feu qui la portait à biens des excès : luxe, parfum, mets recherchés, danse, volupté... Convertie après la mort de son mari, elle renonça à tous ses biens et entra dans le Tiers-Ordre de Saint François, où elle s'éleva au sommet de la vie mystique. L'ouvrage de ses expériences mystiques est un des chefs-d'œuvre de la littérature spirituelle.

La brebis retrouvée

« Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis, celle qui était perdue ! Je vous le dis : C'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion » (Luc 15, 4).

En haut de la fresque, le troupeau paît sur une montagne verdoyante et se repose. On y voit une des images du Royaume, telle que l'évoque le psaume 22 : « *Le Seigneur est mon berger : je ne manque de rien. Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer* ». Le bas de la scène contraste avec son buisson épineux, signe d'aridité, et la caverne noire, symbole de la mort. Le Pasteur, sous les traits du Christ, s'incline pour sauver la brebis perdue. Ses gestes sont humbles et tendres ; son regard plein de compassion et de miséricorde. Le nimbe du Christ qui auréole aussi la tête de la brebis donne un éclat joyeux à l'événement. Comme les Pères de l'Eglise l'ont bien saisi, la parabole est une évocation du Christ descendant aux enfers pour ramener Adam au paradis – ainsi que nous le proclamons dans le Credo. « *Dieu est mort dans la chair et le séjour des morts s'est mis à trembler. C'est le premier homme que le Christ va chercher comme la brebis perdue* » (Homélie ancienne pour le Samedi Saint). Si la brebis perdue symbolise Adam, toute l'humanité peut se reconnaître dans l'égarément d'Adam. Cependant, comme saint Pierre Chrysologue l'écrivait au V^e siècle : « *la parabole de la brebis perdue parle davantage de la tendresse de Dieu que de la façon dont les hommes se comportent habituellement. Elle exprime une vérité profonde. Délaisser ce qui a de l'importance pour l'amour de ce qu'il y a de plus humble est propre à la puissance divine, non à la convoitise humaine* ».

Viens donc, Seigneur Jésus, chercher ta brebis épuisée... Viens, non avec le bâton, mais avec charité, et dans un esprit de douceur... (Saint Ambroise, Hom. sur le ps. 118).

De part et d'autre de la scène évangélique, le Curé d'Ars et Léopold Mandic. **Saint Jean Marie Vianney** (1786 – 1859) : Par sa bonté, sa joie, ses longues heures devant le Saint-Sacrement, il marqua profondément ses paroissiens. Pour reconforter et apaiser chacun, il restait de longues heures au confessionnal. Les dernières années de sa vie, jusqu'à 100.000 pèlerins venaient chercher une parole de réconfort et la paix de la part d'un curé ignorant de tout, mais non pas du cœur des hommes ni de celui de Dieu. Prêtre du Tiers Ordre Franciscain, sur la fresque, il est le seul à se tourner vers le Christ en Croix. Cela rappelle que Jean-Marie Vianney pria effectivement devant ce Crucifix chaque fois qu'il allait se confesser chez les Capucins à Lyon. **Saint Léopold Mandic** (1886-1942) : Prêtre, capucin, il avait le désir de partir comme missionnaire dans les pays slaves. Désavantagé par sa petite taille et un défaut de prononciation, ses supérieurs décidèrent de le nommer confesseur au couvent de Padoue. Il offrait ses longues heures de confessionnal pour l'unité des Chrétiens d'Orient et d'Occident, disant : « *Tout âme qui recourra à mon ministère de la confession sera mon Orient* ».